

Études littéraires africaines

Répétition générale

Anthony Mangeon



Numéro 43, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040922ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040922ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mangeon, A. (2017). Compte rendu de [Répétition générale]. *Études littéraires africaines*, (43), 141–145. <https://doi.org/10.7202/1040922ar>

À propos de *Penser et écrire l’Afrique aujourd’hui*¹

Répétition générale

En devenant le premier écrivain à occuper la chaire de création littéraire et artistique du Collège de France, Alain Mabanckou avait d’une certaine manière rendez-vous avec l’Histoire. Il sut d’emblée exploiter la tribune qui lui était offerte en la présentant comme une étape majeure, non seulement de son parcours personnel, mais aussi dans l’histoire littéraire africaine, déclinant en effet dans sa leçon inaugurale toute une série de dates (1926, publication de *Force-Bonté* ; 1956, premier Congrès des écrivains et artistes noirs ; 1996, Grand Prix de l’Académie française pour *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala...) qui appelaient une lecture téléologique de l’année 2016 dans l’aventure de ces *Lettres noires*, cheminant avec lui « des ténèbres à la lumière »².

Dans sa volonté de mettre un coup de projecteur sur les productions africaines, il organisa également, le 2 mai 2016, un colloque intitulé « Penser et écrire l’Afrique aujourd’hui », qui rassembla autour de lui certaines figures bien connues de la pensée postcoloniale contemporaine, et plusieurs centaines de personnes dans l’assistance³. Reprenant le titre de cette rencontre, ce livre en constitue la version imprimée, et il faut évidemment saluer la rapidité avec laquelle il est mis à la disposition du public. Mais du colloque à l’ouvrage collectif, on notera quelques menus changements : *exit*, en effet, l’historien Pap Ndiaye, dont la communication à propos des « représentations de l’Afrique pour les Afro-descendants en France » se trouve ici remplacée par un texte de Maboula Soumahoro : « Penser et écrire l’Afrique depuis la France d’aujourd’hui ». Et si tous les autres participants soumettent bien une contribution qui correspond à leur propos du 2 mai, un autre invité-surprise les rejoint, puisque le romancier Abdourahman

¹ MABANCKOU (Alain), dir., *Penser et écrire l’Afrique aujourd’hui*. Paris : Le Seuil, 2017, 213 p. ; en abrégé désormais : *PE*.

² MABANCKOU (A.), *Lettres noires : des ténèbres à la lumière*. Paris : Fayard, coll. Leçons inaugurales du Collège de France, n°2632016, 74 p. Pour une version en ligne de la leçon inaugurale, voir <http://books.openedition.org/cdf/4421>

³ Pour le programme détaillé du colloque, voir : <https://www.college-de-france.fr/site/alain-mabanckou/symposium-2015-2016.htm>, et pour les captations audiovisuelles : https://www.college-de-france.fr/site/alain-mabanckou/_audiovideos.htm

Waberi réédite à cette occasion son article de 1998, « Les Enfants de la postcolonie », précédé d'une note liminaire où il revient sur la genèse et la bonne fortune de ce texte, avant de saluer avec une belle autodérision la montée d'une nouvelle garde ⁴.

Cette adjonction est, de fait, doublement significative. Elle insère d'une part ce volume dans un régime de connivence qui va bien au-delà d'un simple effet de « génération littéraire » ⁵, pour reposer sur des aventures éditoriales communes, commencées avec les premiers textes dans *La Revue noire*, au cours des années 1990 ⁶, et poursuivies dans les années 2000 avec le manifeste *Pour une littérature-monde*, auquel Waberi ne manque pas de renvoyer (*PE*, p. 150), puis dans les années 2010 avec le beau livre *La France noire* ⁷. Mais, en même temps, la reprise de « Les enfants de la postcolonie » tient sans doute moins de l'acte herméneutique et critique que défendait V.Y. Mudimbe dans *The Idea of Africa* ⁸, que d'une certaine propension au recyclage de paroles et de pages déjà défendues ailleurs ⁹. Ce livre n'est donc pas marquant au sens où il constituerait une rupture et un nouveau départ dans l'ordre du discours africain, mais parce qu'il enregistre la trace d'un événement aussi mondain qu'intellectuel, et il peut dès lors se lire comme un double signe. Il est d'abord le signe d'une médiatisation et d'une valorisation réussie de la pensée noire, qui combine efficacement militantisme et cheminement intellectuel. Mais il est également le signe

⁴ « Les enfants de la postcolonie ont pris de l'âge et du ventre. Ils sont déjà bousculés par leurs jeunes frères et leurs jeunes sœurs, tout aussi audacieux et talentueux » (*PE*, p. 151).

⁵ Sur cette notion, voir : DUCOURNAU (Claire), *La Fabrique des classiques africains. Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone (1960-2012)*. Paris : CNRS Éditions, coll. Culture & société, 2017, 442 p.

⁶ Dans un entretien avec Philippe Sainteny, Alain Mabanckou s'était qualifié, aux côtés d'Abdourahman Waberi et de Kossi Efoui, de « génération *Revue noire* » en 2010 (*L'Afrique littéraire. Cinquante ans d'écritures*. Vincennes : Frémeaux et associés, 2009, coffret avec 3 CD ; disque 3, piste 9).

⁷ BLANCHARD (Pascal), dir., *La France noire : trois siècles de présences des Afriques, des Caraïbes, de l'océan Indien & d'Océanie*. En collaboration avec Sylvie Chalaye, Éric Deroo, Dominic Thomas et al. ; préface d'Alain Mabanckou. Paris : La Découverte, 2011, 259 p., ill. Dans les faits, une grande partie des contributeurs gravitent autour des éditions de la Découverte et des publications de l'ACHAC (Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine), ou de la maison Présence africaine pour les plus philosophes d'entre eux (Souleymane Bachir Diagne, Séverine Kodjo-Grandvaux).

⁸ MUDIMBE (V.Y.), « Reprendre », dans *The Idea of Africa*. Bloomington : Indiana University Press, coll. African systems of thought, 1994, xvii-234 p. ; p. 154.

⁹ Voir notamment les contributions de Pascal Blanchard et d'Alain Mabanckou et, ci-dessous, l'analyse d'Abdoulaye Imorou.

d'une certaine tendance contemporaine à substituer au discours savant et/ou universitaire un discours artistique et/ou journalistique qui ne s'encombre pas toujours de nuances. Ainsi faut-il, par exemple, plus de culot que de rigueur pour présenter ce colloque

comme un appel à l'avènement des « études africaines » en France – un vœu appuyé d'ailleurs dans cet ouvrage par Dominic Thomas dans son texte « L'Afrique à l'université américaine » et qui [sic] s'interroge sur le retard pris par la France dans la place à accorder aux études postcoloniales pendant qu'en Amérique presque toutes les universités les ont reconnues et les considèrent comme un des champs de recherche les plus dynamiques et les plus prometteurs ¹⁰.

Outre que ce prétendu retard constitue une scie contestable – que divers penseurs mieux informés, comme Jean-François Bayart et Alain Ricard, ont largement déconstruite ¹¹ –, on s'étonne de voir ici les « études africaines » hâtivement assimilées aux « études postcoloniales », et en définitive confondues avec les « études noires » (*black studies*) dans le reste du volume ¹². Et lorsque Dominic Thomas déplore, à son tour, « la quasi-absence d'enseignement des lettres et de l'histoire africaines en France [qui] entraîne celle des écrivains professeurs », pour célébrer à rebours l'université américaine et son accueil de « créateurs » bénéficiant en son sein du même statut que « les universitaires “classiques” » ¹³, on ne peut que regretter que son propos ne soit pas mieux étayé ou contextualisé. Il eût fallu en effet l'appuyer sur des données concrètes : combien existe-t-il d'universités en France et aux États-Unis, combien de départements de littérature, et combien d'universitaires d'origine africaine dans chacun des deux systèmes ? Peut-on par ailleurs équitablement comparer un unique pays européen avec l'ensemble des États-Unis d'Amérique composés, faut-il le rappeler, de cinquante États, avec un système privé largement dominant sur le système public ? Enfin, sur quelles bases exactes s'opère, outre-Atlantique, le recrutement d'écrivains-professeurs, et les enseignements de *creative writing* sont-ils vraiment assimilables à des enseignements de littérature ? Il sem-

¹⁰ MABANCKOU (A.), « Labourer de nouvelles terres » (*PE*, p. 8-9).

¹¹ Voir : BAYART (Jean-François), *Les Études postcoloniales : un carnaval académique*. Paris : Karthala, coll. Disputatio, 2010, 126 p. ; RICARD (Alain), *Le Sable de Babel. Traduction et apartheid : esquisse d'une anthropologie de la textualité*. Paris : CNRS Éditions, 2011, 446 p.

¹² Voir notamment les contributions de Pascal Blanchard, François Durpaire, Rokhaya Diallo, Alain Mabanckou et Maboula Soumahoro.

¹³ THOMAS (Dominic), « L'Afrique à l'université américaine » (*PE*, p. 83).

ble désinvolte d'ignorer, en une formule chic et choc, le nombre assurément non négligeable d'universitaires qui, toutes origines confondues, s'attachent en France à défendre depuis longtemps la cause des études et des littératures africaines. L'article de Lydie Moudileno renoue précisément, dans le volume, avec un sens bienvenu de la nuance lorsqu'elle oppose aux « caricatures » de « commentateurs bornés déterminés à étiqueter les artistes, à catégoriser les identités, à forcer les expériences singulières dans des orthodoxies », ce qu'elle appelle « le portrait plus généreux de spécialistes impliqués dans la démarche commune de penser l'Afrique et de chercher à voir là où, et comment l'Afrique pense »¹⁴. Et son propos amorce alors un véritable questionnement critique lorsqu'elle rappelle que « celui qui écrit et publie en français sur l'Afrique est nécessairement soumis aux lois d'un marché principalement européen », soulignant entre autres « l'anomalie qui veut que la littérature africaine la plus canonique et la plus visible soit publiée à Paris »¹⁵.

La confrontation des articles de Dominic Thomas et de Lydie Moudileno est, de fait, révélatrice des tensions qui traversent ponctuellement le volume. J'en soulignerai une seule. Dominic Thomas dénonce par exemple la collection « Continents noirs » (des éditions Gallimard) comme « une ghettoïsation littéraire qu'on ne retrouve pas par exemple aux éditions du Seuil où de grands écrivains africains comme Yambo Ouologuem, Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, Henri Lopes, Tierno Monénembo et Alain Mabanckou ont été ou sont publiés sans être "classifiés" selon leurs origines »¹⁶. Mais en reprenant « Les enfants de la postcolonie », le volume donne à lire une position nettement plus favorable à « la très vieille et très honorable maison Gallimard qui a mis sur pied sa collection "Continents noirs"¹⁷ », où Waberi publiait alors volontiers ses récits¹⁸. Enfin l'exemple d'Henri Lopes, transfuge du Seuil vers Gallimard, où il est désormais publié précisément dans cette collection « ghetto », semble par son parcours même inviter à revisiter dans sa véritable complexité l'histoire éditoriale des littératures africaines francophones en France, comme s'y attache par exemple

¹⁴ MOUDILENO (Lydie), « Penser l'Afrique à partir de sa littérature » (*PE*, p. 146).

¹⁵ MOUDILENO (L.), « Penser l'Afrique à partir de sa littérature », (*PE*, p. 138, 144).

¹⁶ THOMAS (D.), « L'Afrique à l'université américaine » (*PE*, p. 85-86).

¹⁷ WABERI (A.), « Les enfants de la postcolonie » (*PE*, p. 159).

¹⁸ WABERI (A.), *Rift, routes, rails : variations romanesques*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2000, 85 p. ; *Transit : roman*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2003, 154 p.

Claire Ducournau dans la première partie de son ouvrage, *La Fabrique des classiques africains*¹⁹.

Il est difficile, à ce stade, de déterminer si ce *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui* sera véritablement appelé à faire date dans la grande histoire des lettres noires. En revanche, on peut d'ores et déjà le considérer comme un chaînon essentiel dans la patiente entreprise de réappropriation et de reconfiguration du discours critique sur l'Afrique par les penseurs et les écrivains du continent. Par un grand nombre de ses contributeurs – Souleymane Bachir Diagne, Séverine Kodjo-Grandvaux, Alain Mabanckou, Achille Mbembe, Lydie Moudileno, Sami Tchak, Françoise Vergès, Abdourahman Waberi – et par ses diverses références à Felwine Sarr ou à la notion d'« Afrique-monde »²⁰, il fait en effet signe vers un volume jumeau, *Écrire l'Afrique-monde*²¹, issu lui-même des « Ateliers de la pensée » qui se sont tenus du 27 au 31 octobre 2016 à Dakar, et pour lesquels le colloque du 2 mai aura sans nul doute tenu lieu de répétition générale.

■ Anthony MANGEON

Le nouveau discours africain, version bêta

On n'apprend rien de ce livre et c'est déjà beaucoup. Ce qui frappe d'abord à la lecture de *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*²², c'est qu'il ne contient pas grand-chose qui n'ait déjà été dit. Il semble cependant que, compte tenu du contexte d'énonciation du discours africain²³, c'est cela même qui rend ce livre indispensable.

Le collectif dirigé par Alain Mabanckou est marqué par une rhétorique de la rupture. Pascal Blanchard rappelle que l'histoire de la présence noire en France n'est étudiée que depuis peu : « Le travail était titanesque et cela n'intéressait personne au début des années 1990. Il faut avoir tout cela à l'esprit pour prendre la mesure du

¹⁹ DUCOURNAU (C.), *La Fabrique des classiques africains...*, op. cit.

²⁰ PE, entre autres, p. 28, 58, 67-68, 151.

²¹ MBEMBE (Achille) et SARR (Felwine), dir., *Écrire l'Afrique-monde : Ateliers de la Pensée, Dakar, Saint-Louis-du-Sénégal, 27-31 octobre 2016*. Paris : Philippe Rey ; Dakar : Jimsaan, 2017, 384 p.

²² MABANCKOU (A.), dir., *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Paris : Le Seuil, 2017, version Kindle non paginée (dorénavant : PE-K) ; les renvois se feront par numéros d'emplacement.

²³ Par « discours africain », il faut entendre ici « discours sur l'Afrique » indépendamment des origines des auteurs.